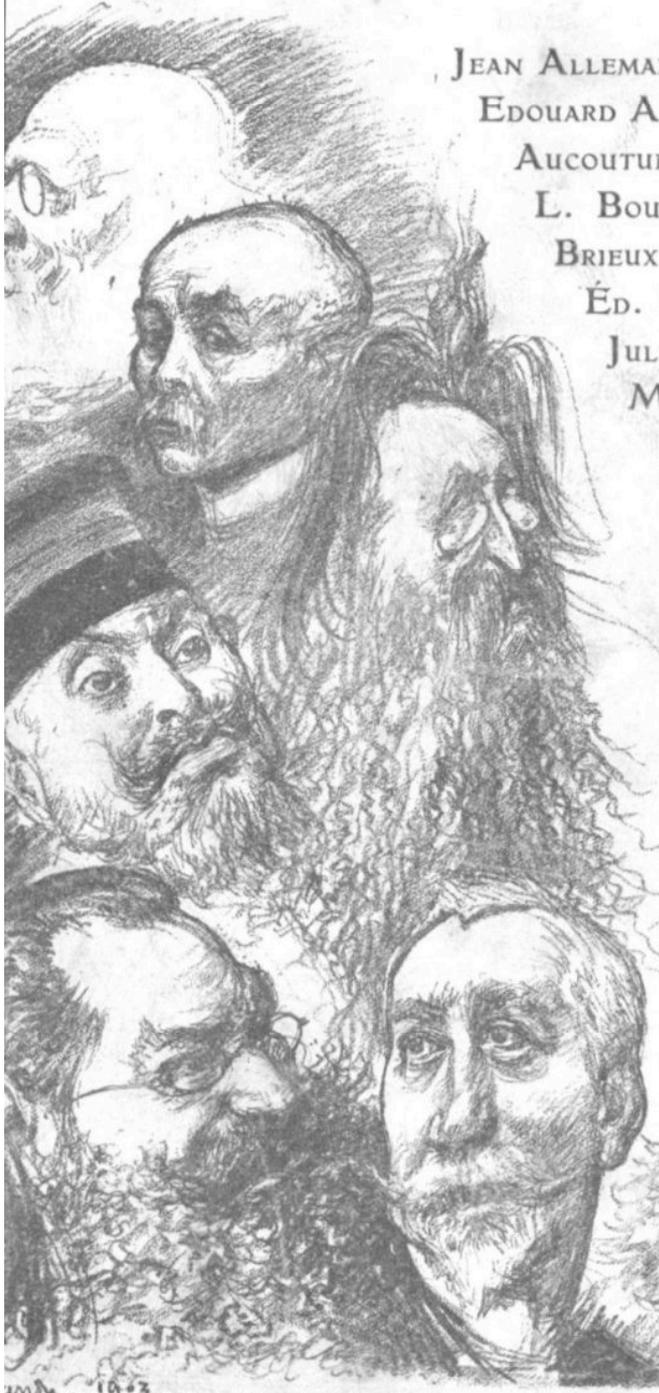


ADOLPHE BRISSON

Les Prophètes



JEAN ALLEMANE. GEORGES CLÉMENCEAU.
EDOUARD ANSEELE. PAUL DÉROULÈDE.
AUCOUTURIER. PHILOZA BERTHON.
L. BOURGEOIS. EUGÈNE BAUDIN.
BRIEUX. CHONMORU. J. GRAVE.
ÉD. DRUMONT. AN. FRANCE.
JULES GUESDE. ABBÉ LEMIRE.
MARCHAND ET BARATIER.
MAGNAUD. PÈRE OLIVIER.
J. JAURÈS. FRÉD. PASSY.
E. RECLUS. ÉM. ZOLA.
WALDECK-ROUSSEAU.
VANDERVELDE.



E ILLUSTRÉE, J. TALLANDIER, ÉDITEUR, 8, RUE ST-JOSEPH, PARIS

IV

M. Jean Allemane.

Dans la partie la plus resserrée de la rue Saint-Sauveur s'ouvre l'imprimerie du citoyen Allemane.

C'est un très vieux quartier de Paris et dont la physionomie, depuis deux siècles, ne s'est pas modifiée. Les maisons y sont hautes, pauvres, maussades, percées d'étroites fenêtres, en tout semblables à celles qui figurent sur les estampes de Duplessis-Bertaux. Les boutiques de marchands de vins et de traiteurs y pullulent. Quelques-unes sont garnies de grilles en fer forgé, d'où pendent des feuilles de vigne et des grappes symboliques; et cet appareil évoque les ombres cordiales de Désaugiers, de Panard, des chansonniers gourmands du Directoire et de la Révolution. Oui, c'est là, au Rocher de Cancale, à la Treille de Bacchus que l'on venait jadis rire et boire, et que l'on fredonnait la *Car-magnole* entre deux couplets bachiques.

A vrai dire, l'immeuble où M. Jean Allemane s'est logé, n'a pas une mine si avenante. Il est

noir et funèbre. Un boyau sans jour et sans air vous conduit dans une courette de vingt pieds carrés. C'est en ce lieu que sont installées les presses de l'« imprimerie ouvrière ». On fabrique, au rez-de-chaussée, les journaux et les brochures. Le patron (si j'ose m'exprimer ainsi) réside au premier étage...

Oh ! ce n'est pas un appartement fastueux qu'il occupe. L'escalier qui le dessert, un escalier extérieur, lavé par la pluie, ressemble à une échelle de meunier. On en voit de pareils, dans des antiques demeures de Rouen, de Bourges et de Strasbourg. L'intérieur de l'habitation correspond assez bien à sa façade. Il est dénué de luxe et même de confort. Dans la pièce où d'abord je pénétrai, des femmes s'occupaient à compter des bandes, à plier des feuilles récemment tirées; elles disparaissaient sous un amoncellement de paperasses qui sentaient l'encre fraîche. Je leur remis ma carte :

· · Mon père va vous recevoir, dit l'une d'elles.

Je la suivis dans la salle à manger où se tenait le député de Paris. Une petite table ronde, une suspension en faux bronze, six chaises cannées, quelques lithographies clouées au mur, sur l'appui de la fenêtre trois plantes vertes qui achèvent de mourir, tuées par ces relents d'usine, par l'humidité sans soleil de la cour lépreuse... Je crus me retrouver au fond de Montmartre, alors que j'y vagabondais naguère, à la re-

cherche de ma jeune amie Florise. Et j'éprouvai cette impression, que je connais bien, de langueur et de détresse qui naît de la tristesse des choses. Mais, dès que M. Jean Allemane eût desserré les lèvres, elle se dissipa :

— C'est une ruche ici, s'écria-t-il. Ma femme travaille, ma fille travaille. Nous mettons tous la main à la pâte.

Il m'expliqua que les typographes qui le secundaient étaient ses associés et non ses esclaves. Et je compris qu'il ne voulait pas être confondu avec les exploiters capitalistes. Mais je l'assurai que de telles protestations étaient superflues et que nous connaissions ses doctrines. Il me convia courtoisement à m'asseoir, et, comme je l'interrogeais, il commença, de sa voix chaude, vibrante, aux inflexions musicales, à me conter le roman de sa vie. L'accent gascon a cette vertu d'élever tout de suite de plusieurs degrés la température... Je n'étais plus à Paris, dans une rue voisine des Halles, mais à Cahors, sous le ciel bleu, sur la terre joyeuse et bruissante du Languedoc...

Et si je reproduis son récit, c'est qu'il m'a semblé typique et que le cas de M. Jean Allemane peut éclairer la psychologie d'un certain nombre de contemporains.

M. Jean Allemane avait six ans lorsqu'il quitta les bords de la Garonne pour la capitale.



M. JEAN ALLEMANE DANS SON IMPRIMERIE.

Il est admirable que son « accent » n'ait pas fait naufrage en route. Mais l'accent du Midi est indestructible. C'est la tunique de Nessus. Le père d'Allemane fonda un débit de boissons spiritueuses qui fut bientôt très achalandé. Ce mastroquet était un gaillard rude, autoritaire, bon commerçant et fervent bonapartiste. Il ne jurait que par Napoléon et confondait dans le même culte le premier du nom — et le troisième. Il entendait que son fils eût les mêmes sentiments. Et peut-être, s'il s'y fût pris avec douceur, serait-il parvenu à les lui communiquer. Mais il les lui enfonçait dans la tête à coups de poing. L'enfant se révolta et, par dépit, par colère, il se mit à détester tout ce que son père révérait. Un soir qu'il l'accompagnait au cabaret du Petit Caporal, où s'assemblaient chaque semaine les militants du parti, il lui dit brusquement, dans un élan de folle audace :

— J'en ai assez de te servir de domestique...
Je veux aller à l'école.

Le méchant homme fronça les sourcils :

— Soit, dit-il, j'y consens... Mais tu seras curé...

Et mon Dieu ! la foi religieuse aurait pu s'allumer dans l'âme du gamin, car elle était naturellement prompte à l'enthousiasme. Mais il suffit que l'auteur de ses jours le vouât à la prêtrise, pour qu'il s'en éloignât avec horreur. Il rechercha, il dévora les ouvrages subversifs, il

apprit par cœur la *Pucelle* de Voltaire; il devint révolutionnaire et athée, parce que telle était sans doute sa conviction, mais aussi parce qu'il savait que cette attitude provoquerait la fureur paternelle et qu'il lui était délicieux de l'exciter. Il reçut de nouvelles taloches. Il se sauva et s'embaucha comme apprenti typographe. Il essuya les malédictions de son terrible père. Il poussa un soupir de soulagement. Il était libre et — par-dessus le marché — libre-penseur.

M. Allemane se complaît dans ces souvenirs. Il les retrace avec charme. Ses yeux noirs brillent d'un feu juvénile. Il se sait gré d'avoir fait acte d'initiative à un âge où, d'ordinaire, les petits garçons obéissent.

— Monsieur, je n'avais pas seize ans, lorsque j'organisai ma première grève. J'entraînai mes aînés, mes compagnons, je soulevai l'atelier; je déclarai la guerre à la société bourgeoise.

Le juge d'instruction devant lequel notre apprenti comparut n'en revenait pas. Il usa de clémence, il ne voulut pas sévir. Jean Allemane, impénitent, fut deux fois cité par lui, deux fois relâché, puis condamné à la prison. Sa réputation d'agitateur s'affirmait. Les maîtres-imprimeurs avaient appris à le redouter. Ils le repoussèrent. Et dès lors, il en fut réduit, pour subsister, à exercer des métiers bizarres. Il se fit ouvreuse de portières, balayeur, débardeur.

camelot. Il couchait sous les ponts, mais il ruminait les œuvres de Proudhon et de Fourier. Il était tout désigné pour coopérer à la Commune. Il se précipita avec furie dans le mouvement insurrectionnel.

— Voyez-vous, on n'a écrit que des sottises sur cette époque. Le véritable auteur de la Commune fut M. Thiers. Il avait besoin d'une diversion brutale. Il força, par d'étroites manœuvres, les Parisiens à se soulever. Il joua le rôle d'excitateur... C'est ce que j'établissais surabondamment dans un manuscrit qui m'a été dérobé par la police. Et j'y démontrerais encore d'autres vérités...

Il baisse la voix et d'un ton mystérieux :

— Rien n'était plus facile aux communards que de se rendre à Versailles.

— Vraiment ?

— De gagner une portion de l'armée, de culbuter l'Assemblée nationale.

— Mais c'était un dix-huit Brumaire !

— Parfaitement, un coup d'Etat au profit du peuple. La révolution triomphait. Cela avançait de cinquante ans nos affaires.

Il ne fut pas écouté. Les fédérés, vaincus, défilèrent devant la cour martiale. M. Allemane s'attendait à la fusillade. Le principal témoin qui le chargeait était ivre-mort. On l'écarta. Et c'est ainsi qu'au lieu de finir au poteau d'exécution, l'ancien typo fut embarqué sur un paque-

bot, avec quelques douzaines d'insurgés, et conduit à la Nouvelle...

— Si j'avais été riche et titré comme certains marquis de ma connaissance, j'aurais tranquillement déserté le bagne. Mon évasion, préparée d'avance, ne m'eût coûté nul effort. Mais je n'étais pas marquis, je n'avais pas d'argent. Je dus m'y reprendre à quinze fois...

De ces quinze tentatives, M. Allemane ne m'a raconté que la dernière. Et c'est là que j'ai apprécié son art de narrateur. Il m'a joué le drame, il l'a mimé. J'y étais. J'ai vu ce petit homme brun et sec, brûlé de fièvre, s'agitant parmi les cases de l'île Nou, intrigant, combinant, excitant les camarades, rusant avec les gardiens. Que d'émotions ! C'est une entreprise horriblement périlleuse. A ce moment, le commandant du pénitencier a résolu d'établir un lazaret sur l'îlot de Freycinet. Il faut se glisser parmi les terrassiers et les maçons, s'emparer d'un remorqueur, le *Boulari*, chargé de transporter l'équipe des travailleurs, franchir la passe de la Dombrea, atteindre la haute mer.

Allemane, deux copains de la Commune, Trinquet, Peyrol, qui se vante d'avoir été marin, un forçat de droit commun, Ollivier, qui se dit mécanicien, s'associent. Pendant des semaines ils font leur besogne de termite, ils cousent des habits de matelots, se procurent des conser-

ves, enterrent ces provisions au nord de l'île, dans une cachette, et attendent une occasion favorable. Elle se présente enfin. Le 2 novembre, l'équipage du *Boulari* commet l'imprudence de descendre au cabaret voisin boire la goutte. Nos compagnons montent à bord, bâillonnent le mousse préposé à la garde du bateau. Peyrol se met à la barre. Allemane ouvre le régulateur. Le *Boulari* part comme une flèche. Mais le plus difficile reste à accomplir : aller chercher les vivres et s'engager dans une passe que Peyrol prétend connaître. Peyrol s'est vanté, il est très mauvais pilote. Il manque la passe de la Dombrea, il court plus loin, vers la passe de Wilhoe, mais trop tard. La frégate la *Seudre* a vu les fugitifs, elle leur barre la route. Allemane charge la machine. Le manomètre indique une pression effroyable.

— Faisons-nous sauter !

Trinquet se jette à l'eau. Allemane croise les bras sur le pont, parmi les balles qui pleuvent. Aucun d'eux ne fut tué. Tous furent repris, réintégrés dans leurs geôles, avec des aggravations de peine. La double chaîne leur fut infligée. Ils continuèrent ainsi de ronger leur frein, jusqu'à l'heure de la bienfaitrice, de la réparatrice Amnistie.

— Il y a trente ans que ces événements se sont accomplis. Et nous sommes debout. Et la République a besoin de ceux qu'elle proscrivait na-

guère; les temps sont changés... Juste retour des choses d'ici-bas!...

L'orgueil de M. Allemane s'épanouit. Il éclate dans ses yeux, dans sa voix sonore, dans ses gestes de tribun. Calé sur sa chaise, les jambes croisées, il promène autour de lui un regard assuré qui défie à la fois le passé et l'avenir. Il est fier de l'énergie qu'il a déployée, des malheurs qu'il a subis, fier des batailles que ses amis et lui ont livrées, et des nouveaux succès qu'il croit entrevoir.

— C'est la revanche!

Dans ce cri est toute l'âme du vieil insurgé, devenu législateur.

Oui, certes, M. Jean Allemane poursuit avec passion l'affranchissement de l'humanité. Mais à l'amour dont son cœur déborde que de haines sont mêlées! Il déteste les esprits routiniers qui résistent au progrès. Pourtant, il m'a semblé — est-ce une illusion? — qu'il se déchaînait avec moins d'âpreté contre les cléricaux et les monarchistes que contre les républicains qui n'épousent pas étroitement ses idées. Il a trouvé pour les peindre des mots pittoresques. Il m'a dit :

— Ne confondez pas les militants sincères avec les intrigants avides d'honneurs et de pouvoirs.

Il m'a dit encore :

— Nous acceptons, nous autres, le mandat impératif. Notre démission, signée d'avance, est entre les mains des électeurs. Nous abandonnons, pour la propagande, une part de l'indemnité parlementaire. Que nous importe l'argent. Le serviteur du peuple a le dédain des richesses.

J'ai retenu aussi cette phrase, que vous jugerez un peu pompeuse et incohérente, mais dont l'effet doit être superbe, quand elle est lancée, d'une tribune, sur la foule frémissante :

— Rastas, radicaux, blanquistes, nationalistes, marxistes, anarchistes, nous les avons vus, il y a douze ans, autour du général Boulanger, formant une bouillabaisse qui échappait à tout examen, une meute s'appêtant à la curée...

Et il a solennellement flétri les politiciens socialistes :

— Médiocrités affamées de jouissances matérielles, auxquelles l'envie a plaqué sur la face un masque de révolté et dont l'allure donne le change aux observateurs superficiels !

Longtemps, de la sorte. M. Allemane a discouru, exhalant son mécontentement amer :

— M. Waldeck-Rousseau nous endort... Nous sommes dupes... Ah ! comme les bourgeois ont tort de le haïr... C'est leur plus ferme appui.

Il conclut enfin, revenant au ton oratoire qui lui est habituel :

— Notre République, élevée dans le giron des

plus infects gredins politiques, ne connaît d'autres moyens de gouverner que ceux employés par les précédents régimes.

M. Jean Allemane est fort irrité. Mais il y a, malgré tout, un grain de bonhomie dans sa colère.

— Alors, dis-je, vous êtes pessimiste ?

— Nullement !... Nous sommes certains de vaincre... les prolétaires s'organisent... les paysans nous écoutent... l'instant du triomphe approche...

— Mais vos luttes intestines ? vos divisions ? Si vous vous déchirez durant l'assaut, que sera-ce après la victoire ?

— On avisera...

L'œil de M. Allemane pétille de malice et de cordialité méridionales.

Ce n'est point ici l'endroit de discuter les idées de M. Jean Allemane ; ces courtes pages n'ont pas pour objet d'exposer les théories, mais de fixer la physionomie et le caractère des théoriciens. Tant que l'imprimeur du « parti ouvrier » m'a parlé de ses confrères et de ses frères, je l'ai trouvé gouailleur, acerbe, déclamateur. Il m'a paru que sa violence n'était qu'à demi sincère et qu'elle recouvrait un grand fond de scepticisme. Mais voilà que M. Jean Allemane s'est mis à construire devant moi la cité future, à dresser le tableau de la vie sociale.

transformée selon ses vœux. Et soudain, il a changé de visage, ses paroles ont respiré une foi sercine et simple et j'ai été frappé de l'enthousiasme qui y régnait. J'avais eu une impression identique en causant avec M. Jules Guesde. Et je crois que tous les philosophes du socialisme et de l'anarchie sont bâtis de même. Ce sont des polémistes et des poètes. Ils se reposent de l'action par le rêve; et ce leur est un apaisement entre deux batailles de contempler et de caresser leur utopie. Dès que j'ai lancé M. Jean Allemane sur ce terrain, il a manifesté la plus vive joie...

— Donc, fis-je, la révolution est achevée, le sang ne coule plus. Vous êtes victorieux... Et alors ?

— Alors, c'est l'égalité parfaite, c'est le bonheur. Tous les rouages du monde capitaliste sont détruits : l'armée, la magistrature, le clergé... Plus de propriétaires ! Plus de rentiers ! Plus de papiers fiduciaires ! Plus de monnaie, cette exécration qui allume les convoitises des hommes. Chaque citoyen effectue la part de travail qui lui incombe; il verse le fruit de son labeur dans les magasins municipaux; on lui en remet le prix en nature. C'est un échange. Vous m'apportez une chronique ou une interview. Je vous livre un pain, un gigot, des légumes, un pot de moutarde et même, si la chronique est spirituelle, un peu de dessert.

— Mais si ma femme est coquette, si elle me demande des bijoux ?

— Nous tenons aussi cet article.

— Mais si elle amasse ces bijoux et les collectionne ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Mais si, prenant dans son coffret une bague, elle l'offre à l'une de ses voisines, pour rémunérer certains services, par exemple des soins de cuisine ou de ménage, ce joyau ne devient-il pas une espèce de monnaie, et le capitalisme, l'infâme capitalisme, ne se trouve-t-il pas, par ce moyen, restauré ?

M. Jean Allemane me plaint d'avoir recours à d'aussi puérides objections. Elles ne sont point pour l'ébranler. Je lis une nuance de mépris dans son sourire. Mais ce petit jeu m'amuse.

— Et comment, je vous prie, répartirez-vous les logements ? Il y a de beaux hôtels aux Champs-Élysées, et d'affreux taudis à la Villette. À qui seront les hôtels ?

— Aux vieillards.

— Et les taudis ?

— Aux enfants.

— Et si les enfants et les vieillards veulent vivre ensemble ?

— On tirera les appartements au sort...

J'ai souhaité à M. Jean Allemane d'attraper un bon numéro à la loterie municipale et de troquer la rue Saint-Sauveur contre la rue de la

Paix. Il m'a reconduit très aimablement jusqu'à son échelle :

— Pourquoi prévoir les obstacles ? La force des choses nous pousse... Tout s'arrangera !

...La nuit était venue. Une bruine tombait dans la cour de suie et d'ombre. Les presses du *Parti ouvrier* continuaient, sans hâte, d'un petit train tranquille et provincial, à confectionner des brûlots contre la société bourgeoise...
